



Danièle

SAINT-BOIS

ELLE LEUR
DIRA DANS
LA PRAIRIE

MIALET



BARRAULT

Elle s'est levée très tôt pour préparer la fête. Elle a insisté pour qu'ils soient tous là. Son fils, sa fille, leurs conjoints, leurs enfants. Et même son ex, s'il tient à en être. Elle veut leur dire. Elle veut qu'ils sachent qu'à soixante-dix ans elle est follement amoureuse. Elle veut qu'ils sachent le miracle de cette rencontre. A-t-elle bien tout prévu? Pourra-t-on déjeuner dans le pré? Ne s'est-elle pas trompée de jour? Saura-t-elle trouver les mots?...



Danièle Saint-Bois a publié une quinzaine de romans depuis *Galapagos, galapagos* (Stock, 1979), dont *Marguerite, Françoise et moi* (Julliard, 2009) et *La Fille du troisième* (Julliard, 2019).

Elle leur dira dans la prairie

DU MÊME AUTEUR

- Galapagos, Galapagos*, Stock, 1979
Frère, Two Cities, 1984
La Reine de Barcelone, Albin Michel, 1990
Ma mère, celle qui m'a tout donné et tout pris, Christian de Bartillat, 1993
Le Ravin de la femme sauvage, Julliard, 1999
Au premier sang, Julliard, 2000
Si toi aussi (sous le pseudonyme d'Angela Forrest), Julliard, 2002
Dies Irae, Julliard, 2005
Marguerite, Françoise et moi, Julliard, 2009
L'Âme des soleils noirs, Julliard, 2010
Villa Bianca, Julliard, 2012
Ma voisine a disparu, Julliard, 2013
Voyage en Suède, Julliard, 2015
Trois amours de ma jeunesse, Julliard, 2018
La Fille du troisième, Julliard, 2019

Danièle Saint-Bois

Elle leur dira dans la prairie

roman

Mialet-Barrault Éditeurs
3, place de l'Odéon
75006 Paris

www.mialetbarrault.fr

© Mialet-Barrault, département de Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-6818-1

À Catherine Vigourt
À Jean-Luc Marty

Ouvrir l'ordinateur. Cliquer sur fichier. Sur nouveau.

Nouveau. Enregistrer sous : Back to B. Retour à Biarritz.

C'est ainsi que ça commence cette chose qui s'appelle *écrire*.

Sans plume. Sans pointe. Sans mine de graphite. Lettres blanches sur carrés noirs. Lettres noires sur pages blanches.

Une lettre après l'autre pousser le curseur qui bat comme un métronome, comme un cœur.

On y va, n'est-ce pas ?

Certains disent que l'amour est une rivière
qui submerge le roseau tendre.
Certains disent que l'amour est une lame
qui fait saigner votre âme

The Rose,
Amanda McBroom, Bette Midler

LOPAHKINE, *prêtant l'oreille.*
Les voilà... Ils arrivent, je crois...
DOUNIACHA, *très émue.*
Les voilà. Mais qu'est-ce que j'ai...
Je me sens toute froide.

La Cerisaie,
Anton Tchekhov

Alors quand ils ont dit qu'ils allaient venir, *Elle* a senti que la libération était proche. Le lendemain, tôt le matin, elle avait admiré vers le sud-ouest une lune incomplète soulignée du trait blanc moutonneux laissé par un avion. À l'est, le soleil invisible donnait au ciel déjà bleu des teintes rose orangé. La tête levée vers cet azur brouillé, elle savait qu'elle leur parlerait d'Alberto qui à la fin de l'hiver l'avait traitée comme un chien galeux quelques jours seulement après l'avoir appelée *bichette*.

Était-ce bien raisonnable ? Pourquoi pas ? Dans un incroyable renversement du temps, sa vieillesse et sa jeunesse étaient entrées en collision, catapultées l'une vers l'autre dans un irrépressible élan cosmique. Et hormonal. Big bang. Feu d'artifice. Le der des der car le miracle ne se reproduira pas. Il n'y avait qu'une possibilité sur un milliard, peut-être moins, et c'était arrivé. Cet amour-là, cette histoire-là. Son histoire avec Alberto. Ce qu'elle a à leur offrir de plus précieux.

Je te bénis, Alberto. Je te remercie et quand je *crois* en Dieu je prie pour toi.

Ce sera aux alentours de midi. Il y aura des rires légers, des bruits de pas, des corps en mouvement tout autour d'elle, des éclats de voix, des questions sans réponse, des bruits de vaisselle, des gargouillements d'estomac et le plaisir âpre, presque rancunier, de se revoir enfin. Elle a tout préparé, non en fait, rien, il y a seulement sa volonté de leur raconter cet amour, allez hop, oui, elle osera, les grands mots, les grands remèdes, cet amour, par bravade, regardez-moi, écoutez-moi, le dire enfin comme on offre sa vie, pour en finir avec la douleur.

D'abord ils iront dans la prairie, comme toujours. C'est là qu'*Elle* amorcera le récit, juste un peu, à sa façon embrouillée, pressée et indécise, afin de se laisser la possibilité de refermer la porte, les fenêtres, tout, toute l'histoire. Histoire, voilà le mot. J'ai une histoire pour vous, quelque chose, oui, à vous dire... Maintenant ? Pourquoi pas ? Oh oui mamie vas-y ! Natacha fait des études de lettres, quelle chance ! Et Romane des études de rien parfois. Au fait, elle étudie quoi Romane ? C'est fou ce que Romane lui fait penser à Jamie, fou et terrible quand elle ne s'y attend pas, quand leurs regards se croisent et que Romane lui sourit, elle ne le dit à personne, surtout pas à eux, ça *les* énerverait, ça *leur* ferait du mal, ne pas oublier de demander à Romane, pour la énième fois, ce qu'elle étudie ; elle serait en droit de se fâcher

avec sa grand-mère qui, finalement, n'écoute pas, c'est tout. Et pourtant, elle ne se fâche pas, elle redit ce qu'elle étudie avec son sourire si fin. Et *Elle* ne sait toujours pas de quoi il s'agit. Dans la prairie, en descendant vers le ruisseau, comme autrefois. Un autrefois pas si lointain, mais le grand enfermement avait rebattu les cartes du temps. La chance que vous avez ! Romane, Natacha, vous ne réalisez pas, pas encore, ça viendra, vous comprendrez. Tu parles d'une chance, tous ces mois enfermés comme des lapins dans un clapier ! Mais c'est fini, tout ça, c'est fini ! À vous la liberté ! Elle leur demandera, à eux, les sachants, les *examinants*, ceux dont les mains ont désossé des morts pour apprendre la vie, les rotules, les clavicules, les espaces intersidéraux, le petit peuple des neurones, le gros foie, la petite rate. Ses enfants devenus si grands – *si vieux* ? – à jamais élevés au grade d'admirables serviteurs de la nation, elle leur demandera si c'est fini, fini. Ils doivent le savoir, eux, ces gens chics, si c'est fini, fini. Ces gens chics, fatigués, applaudis un jour, vilipendés un autre. Alors cette histoire ? Tu nous la racontes ou pas ? Les yeux brillants de Natacha, les lèvres charnues comme un fruit mûr de Romane, boudeuses parfois. C'est l'histoire d'une romancière solitaire qui rencontre une scientifique (bipolaire). Bipolaire à ne pas dire d'entrée, peut-être... bien commode ce peut-être, avec lui on n'est sûr de rien, c'est la valse-hésitation, cela *peut, du verbe pouvoir, être, du verbe être* ou ne pas être ; il se pourrait qu'elle ne prononce pas

d'entrée le mot bipolaire. Mais à quoi bon alors ? Y aurait-il quelque chose à raconter sans ce mot joli comme une glace à la menthe ? S'ils ne comprennent pas tout de suite avec cette phrase courte et simple, le courage lui manquera *peut-être* de poursuivre. Ils vont écarquiller leurs yeux bleus, trop bleus, elle leur a dit un jour, vous devriez mettre des lentilles de temps en temps, marron, des lentilles marron, je ne supporte plus vos yeux bleus. Ils sont habitués à ses excès. Ils ne la suivent pas sur ce terrain. Ton histoire de romancière solitaire et de scientifique (bipolaire) – et si c'était l'inverse ? Si la scientifique n'était que solitaire et la romancière bipolaire ? –, c'est ton nouveau bouquin ? Tu testes sur nous ? Elle dira oui, sans doute. Pourquoi pas ? Oui. Et voilà, on bifurque, on prend un chemin de traverse. Romane et Natacha voudront en savoir plus. Raconte ! Raconte ! Alors, il était une fois... une vieille princesse toute décatie qui dormait depuis cent sept ans, imaginez l'état de sa trombine. Éclats de rire. Tout à coup Dimitri lancera, comme stupéfait, Vous avez vu l'heure qu'il est ? Il faudrait y aller, non ? Oui, il faudrait. Pauline, *sa femme* (femme, sa femme. Elle n'aime pas beaucoup ça, mais quoi d'autre ? Sa compagne ? Sa moitié ? À bannir. Son épouse ? Sa meuf ? Vulgaire) tentera : Enfin Dimitri, on vient d'arriver ! C'est fou ce que *son histoire* intéresse son fils ! Quant à Eleonora, elle marche loin devant, trop loin pour entendre quoi que ce soit. Et Daniel ? Romane, où est ton père ? Bon, je vous raconterai tout ça un autre jour, ou à

table, tout à l'heure, allez on rentre. Seule Pauline affichera une déception muette. On mange sur la terrasse ? Bien sûr. On va avoir trop chaud. On a toujours eu trop chaud sur la terrasse. Aujourd'hui, ça vous paraît insurmontable ? Tu vas oublier ! Quoi ? L'histoire. Mais non ! Tu ne voudras plus. On te connaît, tu changes d'avis comme de chemise. C'est vrai. Tant pis. Pourquoi ne pas changer d'avis quand on en a mille à disposition ? Dans la prairie, bien sûr, ce serait mieux... mais aujourd'hui ils sont pressés. Ils ne se sont pas vus depuis des mois et ils sont pressés ! On ne marchera pas lentement, bras dessus, bras dessous... comme elle est jolie cette expression qui dit l'enchevêtrement... bras dessus, bras dessous, c'est doux comme une nuit d'été quand enfin tout ou presque s'est endormi. Et que la chouette hulule. Hulule-t-elle l'été la chouette ? C'est doux comme un homme et une femme qui marchent en chuchotant sur un tapis de feuilles mortes, c'est doux comme deux amies qui se racontent leur vie en écoutant crisser leurs pas dans la neige. C'est doux. Et ce sera un autre jour aussi. Un soir peut-être, lorsque, comme autrefois, ils resteront dormir et que l'ombre se couchera avide ténébreuse sur la prairie déjà humide. Mais ne sont-ils pas déjà venus la semaine dernière ? Tout cela n'a-t-il pas déjà eu lieu ? C'est étrange parfois ces réminiscences. Cette impression de déjà-vu, de déjà vécu. Il paraît que... Quoi ? Ça s'explique. La mémoire nous joue des

tours. Trop compliqué. Regardez sur Google, ça ira plus vite.

On ouvrira enfin cette bouteille que Dimitri lui a offerte juste avant que tous n'écopent d'une lourde peine. Nous tous. Titre de l'épisode : Retrouvailles en famille. C'est quoi cette bouteille ? Elle revoit sa forme, presque son étiquette, un seul battement de cils, et plus rien, un bourgogne sans doute. Elle n'aura aucun mal à mettre la main dessus, encore faudra-t-il descendre à la cave. D'ailleurs, pour en avoir le cœur net, elle devrait s'y rendre tout de suite et voir si la bouteille y est toujours. Elle n'aime pas trop aller dans cette cave, mi-cave mi-garage, mi-parcours du combattant et des souvenirs, mi-coupe-gorge, quatre mi c'est normal, c'est un sous-sol immense, régulièrement inondé lorsque des pluies diluviennes, une fois l'an au moins, s'abattent sur la contrée. Et mi, c'est vraiment mieux que quart. Imaginez l'expression, quart-figue quart-raisin, quart-mandarine quart-citron. En bas tout est posé sur pilotis. Même la moto de Jamie, la première, la 50 cm³ de ses quatorze ans. Un bourgogne qui s'appelait, qui s'appelait, non, elle ne se souvient plus. Surtout ne pas remonter une bouteille de bordeaux ! Dimitri ne peut plus voir le bordeaux en peinture. Le bordeaux, hein, à la longue, ça va ! Pesticides et compagnie ! On portera un toast. À quoi ?

Déjà ça pourrait ressembler à ces livres, ces films, interchangeables, ces pièces de théâtre où l'on se jette

les plats à la figure. Où l'on règle ses comptes. Pas tout de suite, évidemment, il faut le temps de présenter tout le monde, de deviner la fêlure, d'entrevoir la catastrophe qui s'annonce, le temps de la laisser venir doucement, de la redouter en se délectant à l'avance de l'instant où un mot de trop, un mot mystère, un coup de griffe en levant son verre, viendra définitivement sceller le scénario. Une trame usée jusqu'à la corde. On voit à travers. Assez jouissif, pourtant, le moment où ça va leur péter à la gueule. Mon premier est une réunion de famille, le repas d'anniversaire de la grand-mère, disons quatre-vingts ans, c'est bien quatre-vingts ans, on sait qu'il faut un *s* à vingt grâce à la liaison avec ans, donc l'anniversaire de la grand-mère, le doctorat du grand dadaï ou la future euthanasie de la mère. Sujet hautement sensible et douloureux qui n'empêchera pas les règlements de comptes autour du cadavre annoncé. C'est un film qu'elle a téléchargé sur OCS ou sur Canal, elle a oublié le titre, elle visionne tant de séries et de films qu'elle les oublie au fur et à mesure, elle ne sait plus qui joue dans ce drame un peu convenu ; qui interprète le rôle de la mère. Qui celui de la fille principale. Il y a la fille secondaire et peut-être la fille qui ne compte pas. Le frère ? Le beau-frère ? L'amie de la famille ? Elle ne sait plus. Un film américain... C'est agaçant à force de ne se souvenir de rien. Donc, posons juste ça, retrouvailles en famille, noces de diamant des parents, bon pied qui gonfle, bon œil qui coule. Le chiffre rond, c'est ce qui marche le mieux dans ce

genre d'affaire. Quatre-vingts, quatre-vingt-dix, cent. C'est clair et net, on s'en souvient. On se souvient que les voisins ont fêté les quatre-vingt-dix ans de leur mère, et qu'elle a bu une coupe et que du coup elle a chanté « Reviens, veux-tu, ton absence a brisé ma vie ¹ », c'est une sorte de défilé du 14-Juillet des souvenirs, un état des lieux à la fin du bail ; donc, mon premier, on sait, mon second serait le fils dérangeant, disparu depuis des lunes, revenu avec son lot de griefs, sa tête de mule, ses échecs, ses ongles trop longs, ses cheveux gras, mon troisième la fille alcoolique, mon quatrième le petit dernier pédé, mon tout le grand déballage de printemps. Ça pourrait ressembler à ça. Mais non, ce ne sera pas ça. Ce n'est pas ça.

Elle n'est pas obligée d'en faire des tonnes. Elle n'est pas obligée non plus de leur parler et elle ne sait pas ce qui la pousse à le vouloir alors que le vif de son histoire avec Alberto, le vif de sa douleur sont désormais pris dans les pattes des antidépresseurs qui ont fini, au bout d'un long combat, par les maîtriser. Ils demeurent comme dans un bloc de glace, observables et analysables à souhait, enfermés dans une immobilité bleu banquise.

Elle aussi, enfermée dans le silence d'Alberto et les molécules chimiques, est immobile et figée. Morte. Murée. Observable à souhait. Bonne pour l'hospice ! Elle réalise avec effroi qu'elle aurait dû consulter un psychiatre depuis bien longtemps, à quinze ans, à vingt, à trente, à quarante, à cinquante, elle n'en serait pas là... où là ? Ici. Là. Sur ce clavier trop tempéré. Il va pourtant falloir en extraire la vérité, autre chose que des allusions vagues, saisir ces moments où la glace fond sous l'incandescence des souvenirs et de la douleur qui se réveille, qui s'infiltrer

dans chaque millimètre cube et millilitre de son corps. Et tout ce petit monde chemine dans ses veines, lentement, poison lent ou traitement miracle, elle n'en est pas vraiment fâchée aujourd'hui.

Au moment le plus effrayant de ce qu'il faut bien nommer une dépression, elle avait ameuté la Terre entière, ses amis, les vrais, les virtuels, son éditrice, tous avaient répondu, mais ce n'était pas encore assez. Ils devaient l'aider, comprendre, partager, la blâmer, la faire rire, souffrir ce qu'elle souffrait. Endurer ce qu'elle endurait. Pour cela ils devaient l'écouter patiemment raconter cent fois, minute par minute, la trahison d'Alberto.

Prenez sur vous ma peine, juste un moment, un jour et une nuit, ce serait gentil, ça me soulagerait. Je n'en peux plus ! Qu'on me mette aux fers, qu'on me purge, qu'on me ligote sur le bûcher des vanités. Qu'on me tue.

Ils ont fait ce qu'ils ont pu, abasourdis par son histoire. Inconsolable, elle ne pouvait que souffrir jour et nuit en attendant les effets des antidépresseurs. Et le moment où elle reviendrait balbutier du bout des doigts sur le clavier de l'ordinateur. Elle avait bien pris quelques notes disparates sur des bouts de papier auxquels elle ne comprenait plus rien et conservé les messages non envoyés, dont une grande partie, griffonnés à la hâte, étaient illisibles. Et inutilisables. Non, seul le clavier noir sous le couvercle gris de l'ordi la délivrerait du mal. Lui seul

agirait comme un aimant, une pompe aspirante. Et *délivrante*, délirante aussi sans doute.

Certains jours, alors qu'elle arrachait des herbes dans le jardin ou qu'elle descendait vers le ruisseau en sifflotant joyeusement, ou au milieu d'un film, d'une rue, d'une marche solitaire comme Alberto lui recommandait encore d'en faire, pour son bien, pour reprendre pied, ou lorsqu'elle buvait un café avec des amis, ou lorsqu'elle discutait avec son éditrice et que rien ne laissait présager une rechute, la douleur revenait telle une vague qui trimballait tout ce qu'elle pouvait de détritrus sauvages avec des cailloux jolis comme des pierres précieuses et des coquillages beaux comme des colliers sans fil. La plupart se déposaient sur la grève, d'autres repartaient comme ils étaient venus. Dieu merci, elle ne se réveille plus en sursaut avec des insultes au bord des lèvres qu'elle marmonnait ou qui fusaient au milieu des nuits, des mots doux pour Alberto : *Sale pute, salope !*

Oui, Alberto est une femme qui s'appelle Alberto.

Elle se sent fébrile au moment de retrouver ses enfants, fébrile et heureuse. Eleonora et Dimitri. Elle les a prévenus. Dimitri en tout cas qui sans doute a rapporté ses propos maigrelets à sa sœur : « Je dois vous parler. » C'est ce qu'elle doit faire. Et la boucle sera bouclée. C'est un beau cadeau qu'elle leur fera. Il m'est arrivé une histoire mes enfants, vous n'allez pas en croire vos oreilles. — Raconte. — Oui bien

sûr je vais raconter mais c'est triste. Oh c'est si triste parfois. Ça bat dans votre poitrine, sous vos os, sous votre peau, mêlé de cendres et de ruines. C'est la douleur. Comment nommer la douleur ? Qu'a-t-elle à dire que l'on ne sache déjà, tous ? On peut écrire tout ce qu'on veut, tenter de s'en emparer, de la mettre au fer, de la soumettre à la question des mots, on n'en a pas le monopole.

Ils me prendront dans leurs bras, ils me berceront, je serai ce qu'ils ont été pour moi, c'est dans l'ordre naturel de la vie, la mère retourne au pays d'enfance. Il est grand temps d'accepter que la fête soit finie. Mon Dieu. Et capter dans leurs yeux leur amour, l'ahurissement, l'incrédulité. Le dégoût ? J'aimerais bien voir ça ! Non mais, pour qui ils se prennent ces tièdes des sentiments ! ? Chaque fois qu'elle les voit, les jours de printemps, tièdes et parfumés, oh ça remonte à loin, en bas sous le cerisier, comme des morceaux choisis d'*Anna Karénine* – en fait elle ne sait pas, plus, s'il y a des scènes champêtres dans *Anna Karénine*, mais elle a envie de l'écrire ainsi, comme si c'était vrai, comme si elle le savait, comme si elle se souvenait d'*Anna Karénine*. Elle voudrait relire tous ces romans qu'elle a aimés, et *La Mouette* et *La Cerisaie*, *Oncle Vania* et *Les Trois Sœurs*. La littérature russe c'est comme tout, ça vous prend à vingt ans, ça vous dure vingt ans, ça vous passe trente, et ça vous revient parfois in extremis. Alors qu'il n'y a plus de temps pour avaler ces gros pavés.

N° d'édition : L.01ELIN000598.N001
Dépôt légal : mars 2022

